Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 32 (1896)

Heft: 2

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DIEU — HUMANITÉ — PATRIE

XXXIIme ANNÉE — GENÈVE

N° 2 — 15 Janvier 1896

L'ÉDUCATEUR

ORGANE

DE LA

SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Sommaire. — Intérêts de la Société. — Pestalozzi et son œuvre. — A propos du Congrès de Genève. — Chronique scolaire. — Bibliographie. — Partie pratique : Exercices scolaires : Langue française — Mathématiques élémentaires. — Dessin.

INTÉRÊTS DE LA SOCIÉTÉ

Le Comité directeur rappelle à MM. les présidents des Sociétés pédagogiques des cantons de Vaud, Neuchâtel, Genève, et du Jura bernois, les deux questions posées par le Comité central de la Société romande et ainsi conçues :

« 1° *L'Enseignement éducatif : a*) Qu'entend-on par enseignement éducatif au point de vue psychologique ? *b*) Montrer comment, dans la pratique de l'enseignement, toutes les branches du programme doivent concourir à l'éducation morale de l'enfant, servir à la culture du cœur et à la formation du caractère.

2° *L'Ecole complémentaire.* Cette école est-elle nécessaire ? Si oui, quel en est le but et quel est le meilleur système d'enseignement complémentaire ?

Les rapporteurs généraux sont, pour la première question, M. F. Guex, directeur des Ecoles normales, à Lausanne, et, pour la seconde, M. C. Vignier, régent, à Plainpalais, Genève.

Le terme assigné aux rapporteurs des sections expirait le 31 décembre 1895.

Le Comité directeur les prie instamment de faire parvenir leur travaux à MM. les rapporteurs généraux avant le *31 janvier courant*, afin de rendre plus facile la besogne considérable qui incombe à ces derniers.

LE COMITÉ DIRECTEUR.

PESTALOZZI ET SON ŒUVRE

Sous ce titre, nous sommes heureux de publier le remarquable discours que notre ami M. Guex, directeur des Ecoles normales vaudoises, a prononcé à Lausanne, devant les professeurs et les élèves de ces Ecoles, lors de la fête anniversaire de Pestalozzi. C'est une haute synthèse de l'œuvre du grand éducateur.

Messieurs et chers collègues, chers élèves,

Il nous a semblé qu'au moment où le monde civilisé fête le 150me anniversaire du plus grand des pédagogues modernes, les Ecoles normales vaudoises, qui, par Gauthey et Monnard, doivent tant à Pestalozzi, avaient l'obligation de rappeler d'une manière spéciale ce qu'il a été pour l'école populaire, pour les écoles normales, en particulier pour la famille et pour la société.

Nous fêtons cette journée, parce que Pestalozzi a été notre hôte pendant plus de vingt ans et que le canton de Vaud et la ville d'Yverdon, qui a élevé le premier monument destiné à perpétuer sa mémoire, peuvent s'associer sans réserve au jugement du Directoire qui, le 3 mars 1800, déclarait que le citoyen Pestalozzi avait bien mérité de la patrie tant par ses écrits que par le zèle avec lequel il se consacrait dans son institut à l'éducation de la jeunesse. Nous célébrons cette journée, parce qu'aujourd'hui plus qu'il y a un siècle, nous pouvons souscrire au jugement de l'Assemblée nationale qui, en 1792, décernait la bourgeoisie d'honneur au citoyen Pestalozzi « en récompense de ses éminents travaux pour le bien de l'humanité ».

Et n'avons-nous pas, nous, des raisons toutes particulières de nous réjouir en ce jour où, en Suisse, en Allemagne, en France, en Angleterre, dans le plus humble village, dans le plus petit hameau, comme dans les plus grandes villes, on célèbre la mémoire du fondateur de l'école populaire, de celui qui a tant lutté pour l'idée de la formation et de l'émancipation de l'instituteur.

* * *

Je suppose la biographie de Pestalozzi connue. Ceux qui l'ignorent encore en trouveront une esquisse dans la brochure qui leur a été remise. Je ne m'arrête pas non plus aux multiples écrits de Pestalozzi, à ce travail cyclopéen, que nous trouvons aujourd'hui dans les dix-neuf volumes de ses œuvres complètes. Je me borne, dans ce rapide aperçu, à relever certains points controversés et à mettre en lumière un ou deux côtés de cette étrange, mais puissante nature, à la recherche d'un idéal que, pendant 81 ans, il a poursuivi par le sacrifice et le dévouement.

Oui, Pestalozzi a des titres particuliers à notre reconnaissance et les établissements destinés à former les éducateurs du peuple ont des raisons spéciales de célébrer le 12 janvier.

Pour comprendre cette œuvre, il faut se reporter à la fin du 18me siècle et au commencement du 19me, voir ce qu'était l'école du peuple à cette

époque où la plupart des communes ne possédaient pas de local affecté à l'instruction de la jeunesse, où les enfants se réunissaient, quand bon leur semblait, chez le magister, dans la chambre de famille. Il faut remonter jusqu'à ces temps où aucune loi ne réglait l'âge d'entrée et de sortie des élèves, où le rabâchage, le grossier dressage régnaient en maîtres, où celui qui savait le mieux ânonner quelques passages du catéchisme passait pour le plus savant, où le marguillier était mieux payé que l'instituteur, où le premier venu, un manœuvre, un charpentier, un valet de ferme, un soudard avait charge d'âme et enseignait.

Vers la fin du siècle dernier, Stapfer, le clairvoyant ministre des arts et des sciences sous le Directoire, convaincu que, pour avoir de bonnes écoles, il fallait tout d'abord avoir de bons maîtres, conçut le grandiose projet de créer une *Ecole normale suisse*. Dans le but de se renseigner sur ce qu'étaient les écoles de ce temps, il commença par adresser un questionnaire à toutes les communes de l'Helvétie. Le maître d'école devait répondre à une douzaine de questions. On est effrayé de voir à quels hommes ignorants, grossiers, souvent dépravés, on confiait l'éducation de la jeunesse. Et dire que le ministre ne reçut pas de réponse de bon nombre d'écoles, parce que le « maître ne savait ni lire ni écrire ! »

Voilà ce qu'était l'école du peuple, voilà ce qu'étaient les maîtres au moment où Pestalozzi commence ses premiers essais pédagogiques. Il appelle la première un « marais incommensurable » et, les maîtres, il les traite « *d'étouffoirs* ».

Sans doute, Pestalozzi n'avait pas pu accomplir à lui seul ce travail gigantesque ; s'il n'avait pas incarné les idées et les aspirations de son temps, si ses contemporains n'avaient pas été accessibles à ses idées, s'il n'avait pas trouvé des collaborateurs dévoués, d'habiles interprètes de son système, jamais Pestalozzi n'aurait acquis l'importance que tout le monde lui accorde sans réserve aujourd'hui.

L'idée de la préparation de bons maîtres d'école a préoccupé Pestalozzi durant toute sa vie, à Berthoud, à Münchenbuchsee, à Yverdon. L'école des pauvres de Clendy, ouverte en 1818, avait également pour but de préparer un certain nombre de jeunes gens à la carrière de l'enseignement.

Stapfer a été un de ces hommes qui d'emblée avait compris la portée des efforts de Pestalozzi et qui résolut de le seconder par tous les moyens possibles. Aussi quand *Fischer*, un élève de Salzmann à Schnepfenthal, vint lui exposer son plan de fonder une école normale à Berthoud, Stapfer le fit approuver par le gouvernement. L'état des finances du Directoire ne permettant pas d'ouvrir cet établissement, Fischer dut renoncer à l'idée, que Pestalozzi devait reprendre aussitôt après.

En effet, le 24 octobre 1800, Pestalozzi annonce par la voie des journaux l'ouverture, au château de Berthoud, d'un institut d'éducation, comprenant deux sections : un pensionnat de jeunes gens et une *école normale d'instituteurs*. Les cours de l'école normale devaient durer trois mois et ne comprendre que douze élèves à la fois. Le successeur du ministre Stapfer, Mohr, s'empresse à soutenir l'entreprise de Pestalozzi. En 1801, il invite les préfets à s'occuper de la souscription en faveur de

l'institut pestalozzien et engage les communes suisses à envoyer leurs *instituteurs* suivre les cours normaux de Berthoud.

L'idée de la préparation de bons maîtres d'école continue à préoccuper Pestalozzi à Yverdon.

On sait que ses collaborateurs sont d'excellents maîtres et l'on cherche à leur confier la direction d'établissements d'éducation importants. Le philosophe Maine de Biran, voulant introduire dans sa sous-préfecture de Bergerac les procédés du pédagogue suisse, écrit à celui-ci pour le prier de lui envoyer un de ses élèves ; ce fut le Vaudois François Barraud que Pestalozzi envoya à Bergerac. Maine de Biran y projetait la fondation d'une école normale. L'entreprise échoua, grâce à l'opposition du clergé de l'arrondissement.

Le gouvernement danois avait déjà envoyé à Berthoud deux instituteurs qui, à leur retour, ouvrirent à Copenhague des écoles où la méthode pestalozzienne fut expérimentée ; l'Allemagne, dès le commencement du siècle, mais surtout après la défaite de Iéna, et après que Fichte, dans ses *Discours à la nation allemande*, eut signalé Pestalozzi à l'attention publique comme l'homme de génie qui, faisant sortir l'éducation des voies de la routine et de l'empirisme, l'avait transformée en un art fondé sur les lois éternelles de la physiologie et de la psychologie, envoie à Yverdon d'abord quatre, ensuite dix-sept instituteurs, pour s'y approprier la méthode et y puiser, comme le dit le ministre prussien d'Altenstein, « à la source la plus pure de la nouvelle méthode d'éducation, destinée à régénérer et à ennoblir l'esprit populaire ».

Louis Bonaparte, devenu roi de Hollande, en fait autant en envoyant aussi quelques instituteurs hollandais auprès de Pestalozzi et le royaume de Naples, où règne Murat, a aussi son institut pestalozzien.

Vous le voyez, Messieurs et chers élèves, Pestalozzi a été un vaillant pionnier dans l'œuvre de la préparation de bons instituteurs. Il pensait que, sans *maîtres*, il ne pouvait être question d'*écoles* et que, sans bons *maîtres*, il ne pouvait pas exister de bonnes *écoles*. Il estimait que les meilleures lois, les meilleures institutions, les meilleurs livres sont peu de chose, tant que les hommes chargés de les mettre en œuvre n'ont pas l'esprit plein et le cœur touché de leur mission et n'y apportent pas eux-mêmes une forte mesure de passion et de foi. Il s'agit, suivant Pestalozzi, de former et d'animer les hommes au service des idées, si l'on veut que ses derniers deviennent des faits réels, vivants. Les institutions valent ce que valent les hommes qui les dirigent : les écoles vaudront ce que vaudront les maîtres. Pestalozzi le savait et c'est la raison pour laquelle il a voué tous ses soins à la formation de bons maîtres, pensant que, le jour où l'on aurait doté toutes les écoles d'éducateurs capables et dévoués, le reste irait de soi.

* * *

Si le temps ne m'était mesuré, je vous parlerais de la méthode Pestalozzi.

Sans entrer dans les détails du système pestalozzien, rappelons-en au moins le grand principe :

«L'intuition est à la base de toutes nos connaissances. Voilà le principe suprême de tout enseignement élémentaire : l'intuition est le fondement absolu de toutes nos connaissances, c'est-à-dire que chaque connaissance doit avoir son point de départ dans l'intuition et doit pouvoir y être ramenée.

Plus nous employons d'organes des sens à rechercher la nature et les qualités d'un objet, plus la connaissance que nous avons de cet objet est exacte.

« Apprends donc premièrement, nous dit Pestalozzi dans son livre admirable : *Comment Gertrude instruit ses enfants*, à classer les intuitions, à posséder complétement ce qui est simple, avant de passer à ce qui présente quelque complication. Cherche à construire, dans chaque branche d'études, une échelle graduée de connaissances, où toute notion nouvelle ne soit qu'une addition légère, presque imperceptible, à des notions antérieures profondément gravées dans ta mémoire et devenues ineffaçables, etc. »

Ces idées-là n'étaient point neuves, il est vrai. Locke, Coménius, Rousseau et ses continuateurs, Basedow et les philanthropes avaient déjà formulé le principe de l'intuition et quelques-uns d'entre eux avaient essayé de le faire passer dans la pratique de l'enseignement. Mais le mérite de Pestalozzi c'est d'avoir montré, *par la pratique*, que l'enseignement en général, l'enseignement élémentaire en particulier, vaut surtout par la méthode; c'est d'avoir cherché la marche naturelle selon laquelle les intuitions doivent être présentées à l'esprit de l'enfant, démontré que le vrai pédagogue fait construire la science, qu'il la fait inventer, plutôt qu'il ne la donne ou ne l'impose toute faite, *ex professo*, magistralement. Le moins de livres possibles ; bannissons la lettre qui tue pour garder l'esprit qui vivifie ; moins de mots et plus de choses; faisons-les voir ces choses, bien voir, toucher, examiner dans tous les détails, peser, mesurer, analyser, pour les nommer ensuite. Provoquons l'esprit de l'enfant par des interrogations judicieuses. Que la parole vivante du maître, qui pose une question pour obtenir cent réponses, soit toujours la vraie excitatrice de l'esprit ; faisons créer, sous l'influence de cette parole, la science que l'on enseigne ; faisons de l'enfant, comme le disait l'ami des pauvres, le forgeron de son bonheur (seines Glückes Schmied), l'artisan de son savoir ; ne le considérons plus comme une sorte d'être passif, de récipient dans lequel on verserait la science à doses plus ou moins fortes.

Voilà ce que Pestalozzi nous enseigne ; voilà comment il a conçu et pratiqué l'art de l'enseignement et voilà pourquoi nous célébrons aujourd'hui ces vérités, éternellement justes, éternellement vraies, aussi longtemps que l'on voudra faire de l'enfant autre chose qu'un automate, une machine, et que l'on verra en lui une individualité à développer.

* * *

Après avoir découvert que la source de toutes nos connaissances se trouve dans le *nombre* (combien d'objets l'enfant a-t-il sous les yeux et de combien de sortes ?) la *forme* (quelle est leur forme, leur contour ?) et le *nom* (comment se nomment-ils ?) il conclut que, pour mettre l'art de l'enseignement en harmonie avec la nature, les trois moyens élémen-

taires de l'enseignement sont le *son*, c'est-à-dire le langage, la *forme* et le *nombre*.

Appliquant sa méthode aux diverses branches d'études, il a transformé du tout au tout l'enseignement de la langue maternelle en le considérant, au début, comme un exercice d'observation en même temps que de langage ; celui du calcul, en donnant à l'enfant l'idée de l'augmentation et de la diminution par l'usage d'objets concrets; celui de la géométrie et du dessin, en entreprenant avec l'enfant de nombreux exercices de mesurage au coup d'œil, géométrie naturelle propre à donner une idée exacte des corps et à familiariser avec l'art de mesurer. Il en a fait autant de l'enseignement de la géographie et de celui des sciences naturelles, en introduisant l'enfant dans la nature qui l'entoure et en faisant de cette discipline, jusque-là si sèche, si aride, un enseignement intuitif par excellence. Il a rétabli, dans ses droits, par des exercices rationnels et variés, l'éducation physique en cherchant, suivant la vieille maxime, à loger une âme saine dans un corps sain.

Enfin, il a travaillé sans relâche à la poursuite de ces divers buts par l'enseignement éducatif, convaincu qu'il était que l'instruction, malgré son importance incontestable, ne pouvait pas être l'unique fin à se proposer dans l'éducation publique; qu'au-dessus du savoir, des connaissances, il y a l'éducation morale, celle du cœur et de la volonté, la formation et la pratique des solides qualités morales qui, au point de vue de l'individu comme de la société, importent plus que la science proprement dite....

* * *

On a adressé, messieurs, de très graves reproches à Pestalozzi, même ces derniers temps (voir entre autres l'*Appenzeller Volksfreund* des 7 et 14 décembre dernier). Non content de s'attaquer à ses excentricités, à son caractère mobile et impressionnable, à ses erreurs, à son ignorance des hommes et des choses, à son manque total de sens pratique, à ses défaillances, à ses maladresses, on l'a traité de dangereux révolutionnaire, de déséquilibré aux idées subversives les plus néfastes.

Ah! révolutionnaire, il l'était; mais révolutionnaire de bonne marque. Je dois me borner à vous signaler en passant une étude très intéressante que vient de faire sur Pestalozzi M. Natorp, professeur de philosophie à l'Université de Marbourg. L'auteur démontre aisément l'importance toujours plus grande que revêt Pestalozzi au point de vue politique et social. Inutile, au reste, d'aller chercher au loin des témoignages qui sont sous nos yeux. Dans la quatrième lettre de *Comment Gertrude instruit ses enfants*, nous lisons :

« Mais, quand je portais mes regards sur l'état général de l'enseignement ou, pour mieux dire, sur l'enseignement considéré dans son ensemble et dans ses rapports avec *la masse des individus qui ont besoin d'instruction*, il me semblait que le peu que je pouvais accomplir, dans mon ignorance, était encore infiniment supérieur à ce que je voyais faire, à cet égard, en faveur du peuple. Plus j'observais ce peuple, plus je trouvais que le large fleuve qui semble couler pour lui dans les livres s'évapore, au village et dans la salle d'école, en un sombre et humide brouillard, qui ne

le mouille pas, ne le laisse pas à sec non plus et qui n'a pour lui ni les avantages du jour, ni ceux de la nuit. Je ne pouvais me dissimuler que l'enseignement de l'école, tel que je le voyais pratiqué, n'a aucune valeur pour la grande généralité des hommes et pour *les classes inférieures de la société.*

« Tel que je le connaissais, il m'apparaissait comme une grande maison dont l'étage supérieur est décoré avec un art exquis et consommé, mais ne loge qu'un petit nombre d'habitants. Celui du milieu en compte déjà un plus grand nombre; mais ils n'ont pas d'escalier qui leur permettent de monter, comme des hommes, à l'étage supérieur, et, s'ils viennent à manifester quelque envie d'y grimper à la façon des animaux, on leur coupe au préalable un bras ou une jambe, pour les en empêcher. Au rez-de-chaussée habite un innombrable troupeau d'êtres, qui possèdent absolument le même droit que ceux d'en haut à la clarté du soleil et à la salubrité de l'atmosphère; cependant on ne se contente pas de les abandonner à eux-mêmes dans des bouges sans fenêtres, obscurs et repoussants; dès que l'un d'eux se risque à lever seulement la tête pour jeter un regard vers les splendeurs de l'étage supérieur, brutalement on lui crève les yeux. »

Voilà un tableau saisissant de la situation en 1802; on peut se demander si, un siècle plus tard, il a perdu toute actualité.

Oui, révolutionnaire, il l'était, celui qui, effrayé du relâchement des liens de famille, de l'ignorance et de la misère du peuple, a cherché par tous les moyens à associer d'une manière heureuse l'éducation de la famille à celle de l'école. Personne mieux que lui n'a connu les souffrances humaines; personne, autant que lui, n'a cherché d'en atténuer les rigueurs avec désintéressement, avec plus de dévouement, avec l'esprit du plus pur sacrifice; personne que lui, dans son ardente et universelle charité, n'a mis autant de moyens en œuvre pour tirer les peuples et l'humanité tout entière de la misère dans laquelle ils étaient plongés.

Et quels fruits ces efforts généreux n'ont-ils pas portés ?

Par une tradition ininterrompue, son esprit est arrivé jusqu'à nous et n'a cessé d'animer tous ceux qui ont le sentiment de la justice et de la solidarité. Soixante-neuf ans nous séparent de l'époque de sa mort et ceux qui ont pour mission d'élever les jeunes générations se réunissent en cette journée sous l'égide de l'humble et modeste créateur de l'école du peuple.

L'institution de Fellenberg à Hofwyl, l'école des pauvres de Wehrli, les classes dirigés par le P. Girard à Fribourg, les institutions pour les aveugles, les sourds-muets, celles destinées à former les éducateurs du peuple, les séminaires pédagogiques ne sont que des applications diverses des principes et de l'esprit de Pestalozzi.

Animée de cet esprit, notre époque a opéré un véritable sauvetage de l'enfance: on s'occupe avec sollicitude de l'enfance abandonnée; on organise des écoles enfantines d'après les principes de Fröbel, le plus grand disciple de Pestalozzi; on ouvre des crèches pour les enfants pauvres, des classes gardiennes où ils trouvent un refuge, des classes spéciales pour les enfants arriérés; on place les épileptiques dans des asiles; on envoie les enfants débiles dans les colonies de vacances; l'œuvre des cuisines scolaires procure aux nécessiteux nourriture et vêtements. Voilà l'esprit de Pestalozzi ! C'est par centaines que l'on compte aujourd'hui les cercles Pestalozzi, les associations

Pestalozzi, les fondations, les asiles Pestalozzi. Tel sont quelques-uns des résultats des principes humanitaires du réformateur de l'enseignement.

* * *

Et pourtant cet homme, que l'on s'accorde aujourd'hui à considérer comme le plus grand des éducateurs modernes, n'a surpasssé ou égalé ses contemporains ni par une culture générale vraiment supérieure, ni par un solide talent d'organisation, ni par les institutions qu'il a créées. Sur tous ces points, il est au-dessous d'autres éducateurs qui, cependant, n'ont pas acquis la même célébrité que lui. Ce qui le fait grand, c'est son amour immense pour le peuple ; c'est son cœur pur, son âme ardente, son dévouement sans bornes pour le bien de l'humanité. Le secret de sa force est tout entier dans cet esprit de sacrifice, dans cet amour inépuisable pour ses semblables, dans cet altruisme, comme on dit depuis Auguste Comte, dans cet amour dont il parle lui-même dans une lettre à son ami le ministre Stapfer :

« Quand je considère mon œuvre comme elle est en réalité, je dois reconnaître qu'aucun homme n'était plus incapable de l'accomplir que moi et pourtant j'en suis venu à bout. C'est le résultat de l'amour ; il a une force divine quand il est vrai et ne craint pas la croix. »

Sa vie en effet, a été toute de charité et d'amour. « Je suis tout ce que je suis par le cœur » nous dit-il.

Il n'a pu voir des enfants voués à l'abandon ou à la mort par des familles malheureuses ou coupables, sans éprouver le besoin de les recueillir, de leur chercher, de leur créer un asile, un refuge, d'en faire des hommes ; c'est pour recevoir les orphelins et leur assurer une existence laborieuse et honnête que, jeune encore, célibataire, et maître d'une certaine fortune, il entreprend à Neuhof ses exploitations industrielles, pour lesquelles il n'est pas fait. Dans sa pitié profonde pour les jeunes déshérités de la famille et de la vie, il s'impose de plus en plus de sacrifices, à mesure que ses ressources s'épuisent, pour continuer et étendre son œuvre de relèvement de l'enfance.

Et dire qu'on est allé jusqu'à prétendre que cet homme n'était pas un vrai chrétien, qu'il manquait de piété !

L'*Appenzeller Volksfreund*, déjà cité, dans son numéro du 7 décembre 1895, engage ses lecteurs à ne point participer aux fêtes de Pestalozzi, parce que le jeune enthousiaste zuricois, dans son immense besoin d'action, dans cette vie toute de charité active et de dévouement, a déclaré qu'il voulait travailler pour la terre et non point pour le ciel et que, à Stans, voyant un cruxifix, il disait, en le montrant du doigt : « Enfants, celui-là ne vous donnera pas de pain. » Cela suffirait-il à motiver le reproche qu'on lui adresse ? Il n'aimait pas le dogmatisme ; sa foi était simple, soit, mais à coup sûr, elle était sincère.

Où serait-ce peut-être qu'une religion n'est point bonne quand elle est vivante et agissante, quand elle nourrit en vous le sentiment de la valeur infinie de la vie, la confiance, l'espérance, la bonté ? Serait-ce, par hasard, une mauvaise religion que celle qui est l'alliée des meilleurs parties de nous-mêmes, contre la plus mauvaise, que celle qui vous fait comprendre

comme, certes, elle l'a fait entendre à Pestalozzi, que la douleur est une libératrice, qui nous inspire le respect de la conscience des autres, qui nous rend le pardon plus facile, le devoir plus sacré.

Pestalozzi a eu la belle religion du devoir, de la tolérance et de la charité. Donnons à cette religion le nom que l'on voudra ; quand elle remplit ces divers offices, elle procède de la source vive et nous lie, comme l'implique le mot de religion lui-même, aux hommes et à Dieu.

Pour terminer, ne pouvons-nous nous associer pleinement à ce que Nicolovius disait de son contemporain :

« Pestalozzi, ton œuvre subsistera et la postérité te bénira. Nous renaîtrons à la lumière et tu susciteras en nous des vertus miraculeuses. »

Puisse son esprit de profonde et vivante charité vivre longtemps parmi nous, semant partout ses bienfaits, provoquant de salutaires dévouements, animant tous les éducateurs de l'enfance et leur servant d'exemple, pour le plus grand bien de notre chère pays ! »

A propos du Congrès de Genève

Une correspondance adressée au *Journal de Fribourg* attire l'attention des instituteurs fribourgois sur les avantages qu'ils peuvent retirer de l'Exposition nationale de Genève en devenant immédiatement membres de la Société pédagogique romande.

« Quel est celui de nos régents, dit cette lettre, et même quel est l'ami sincère de l'instruction et des progrès de notre jeunesse suisse, qui ne désire pas visiter les merveilles de l'Exposition nationale et les travaux scolaires en particulier ?

Le 15e *Congrès scolaire* aura lieu à Genève en août 1896, et réunira entre autres les membres de nos trois grandes Sociétés pédagogiques de la Suisse, soit les membres de la Société pédagogique des cantons allemands, ceux de la Société pédagogique du Tessin, ceux de notre Société romande, et sans aucun doute un grand nombre d'hommes d'école distingués d'Europe et d'Amérique.

Or, à propos du Congrès scolaire de Genève, les membres de la Société romande, hommes d'école ou non, jouiront de certains avantages qui ne sont pas à dédaigner. Ainsi, circulation gratuite sur nos voies ferrées (aller et retour), carte d'entrée à l'Exposition, carte d'entrée dans les musées et autres institutions instructives, logement gratuit, etc., etc. Ne sont-ce pas là des faveurs que jalouseront beaucoup de personnes et amateurs de la grande Exposition nationale ?

Les instituteurs fribourgeois qui désirent ne pas manquer une pareille occasion d'augmenter leur savoir pédagogique et de profiter d'une pareille bonne aubaine, feront bien de se réunir au plus tôt et de reconstituer la section fribourgoise de la Société pédagogique romande.

Ils auront à nommer un délégué provisoire au Comité central en remplacement du regretté P. Ducotterd, et peut-être deux délégués définitifs

dans la séance administrative, si nos collègues savent se grouper nombreux dans la circonstance, pour profiter de l'occasion unique qui s'offre à eux de voir, à peu de frais, les merveilles de l'Exposition nationale et les splendeurs de Genève. »

CHRONIQUE SCOLAIRE

ALLEMAGNE. — **L'Université de Giessen en 1830.** — Au moment où la mort le surprit, le célèbre Karl Vogt écrivait ses mémoires Malheureusement, ils furent interrompus au moment où il devenaient intéressants.

Ses souvenirs de jeunesse, qui viennent d'être publiés, renferment des détails fort intéressants et des anecdotes curieuses sur la petite ville universitaire de Giessen, où il naquit et fit ses études. Au premier plan se détachent, avec un relief tout spécial, les professeurs de la Faculté de théologie.

« Voici d'abord le doyen de cette Faculté, le surintendant Palmer, un petit homme tout rond, avec des cheveux poudrés, une culotte courte, de gros mollets serrés dans des bas noirs, et des pieds d'une grandeur invraisemblable. Il occupait à Giessen la plus haute dignité ecclésiastique et était en même temps inspecteur principal de la province. Mais tout le monde affirmait, en ville, que cette carrière si brillante était le résultat d'une erreur de prénom, que le ministre, jadis, avait voulu nommer un de ses cousins s'appelant du même nom que lui, et que toujours depuis lors Palmer avait profité de cette confusion. Aussi bien les anecdotes sur lui étaient-elles innombrables.

Un de mes cousins leur avait même à tous donné des noms par lesquels il désignait les carrés de son échiquier. Il y avait aussi le carré des « *des plus beaux passages exceptés* » qui m'est resté entre autres dans le souvenir. Un candidat avait fait, devant la Faculté, un sermon qui, à l'unanimité, avait paru détestable. « Je n'y comprends rien, dit alors le candidat, car je dois avouer que j'ai plagié mon sermon dans l'œuvre de M. le surintendant. » Et Palmer, sans se troubler : « C'est vrai ; mais il faut ajouter que les plus beaux passages sont laissés de côté. » Ses questions aux examens étaient également proverbiales : — Qui sourit sur la Grèce? Et il fallait répondre. — Un ciel toujours serein. — Que font les princes de Reuss? — Ils se divisent en trois branches. — Quand le Christ est-il né ? — A l'instant précis où l'a voulu son père dans les cieux. »

Pour ses leçons, Palmer employait invariablement le même cahier. Çà et là, il y avait en marge : « Ici, j'ai l'habitude de faire une plaisanterie. » Aussi les plaisanteries en question étaient-elles légendaires parmi les étudiants et, lorsqu'on savait qu'à la leçon suivante il devait en venir une des plus mémorables, la salle se remplissait d'étudiants de toutes les facultés ; au moment précis où la plaisanterie allait sortir, l'assistance entière éclatait d'un rire formidable. Et Palmer, tranquillement, d'un signe de la tête et de la main, calmait notre agitation : « Attendez donc, messieurs, je n'ai pas encore fait ma plaisanterie. »

BIBLIOGRAPHIE

Livre de lecture à l'usage des écoles primaires, par Louis Dupraz et Emile Bonjour. A. Borgeaud éditeur. Prix 1 fr. 35.

C'est un bon livre, dont nous saluons aujourd'hui l'apparition. Depuis quelques années, certains instituteurs sentaient le besoin d'un livre de lecture destiné aux élèves avancés de nos écoles primaires. Les ouvrages mis entre leurs mains et qui

avaient rendu autrefois d'excellents services, paraissaient incomplets au point de vue purement littéraire.

L'ouvrage de MM. Dupraz et Bonjour est donc venu, à point nommé, combler cette lacune.

On comprend d'un autre côté que cette publication se soit fait quelque peu attendre. Ce n'est pas toujours facile de choisir dans notre littérature si riche, si variée pourtant, des morceaux qui puissent convenir aux enfants de nos écoles. Il faut tout d'abord que ces morceaux soient en rapport avec les objets qui figurent au programme, si l'on veut que les élèves s'y intéressent. Il faut qu'ils soient composés de manière à permettre aux enfants d'en distinguer sans trop de difficultés les idées maîtresses. Ils doivent aussi être écrits avec originalité et dans un style d'une correction irréprochable, afin qu'ils puissent servir de base intuitive aux leçons de langue maternelle.

Ainsi compris, le livre de lecture devient le point de concentration de l'enseignement, une sorte de foyer vers lequel convergent les notions acquises dans l'étude des diverses branches.

L'ouvrage que le Conseil d'Etat vaudois vient d'adopter répond dans une large mesure à ces exigences, et, entre des mains intelligentes, il deviendra un excellent moyen d'éducation.

On pourrait tout au plus désirer que la première partie fût un peu moins exclusivement consacrée au canton de Vaud, que quelques morceaux (dans la 2e partie), traitant de l'histoire avant la fondation de la Confédération, fussent remplacés par d'autres ayant trait à la période contemporaine, que la partie poétique contînt un plus grand nombre de pièces historiques : les *Poèmes suisses* de Rossel en renferment quelques-unes qui sont fort goûtées de la jeunesse ; elles remplaceraient avantageusement quelques poésies de V. Hugo qui nous ont paru bien abstraites pour des élèves d'école primaire.

Mais ce sont là des vétilles, si l'on met en regard l'immense quantité des morceaux bien choisis et le judicieux arrangement de l'ouvrage.

Il n'en mérite pas moins d'être placé, avec le manuel-atlas de Rosier, au premier rang de nos publications scolaires. J.

PARTIE PRATIQUE

EXERCICES SCOLAIRES

I. — Langue française

Récitation

Voici une jolie fleurette, un délicieux petit morceau que je me reprocherais de ne pas présenter à ceux de mes collègues qui ne le connaissent pas. Qu'ils l'offrent comme sujet de récitation à leurs élèves, je suis sûr qu'ils y mordront comme dans le meilleur « gâteau des rois ».

CONTE DE NOEL

Pour Manon

Parfois, je trouve insipide
Notre esprit moqueur.
Il est bon d'être candide
Et simple de cœur.
Et simple de cœur, ma fille.
Et simple de cœur.

Ce conte n'est pour personne
Autre que nous deux ;
C'est à toi que je le donne :
Ouvre grand tes yeux,
Ouvre grand tes yeux, mignonne,
Ouvre grand tes yeux.

Si ces messieurs nous écoutent,
Il est bien certain
Qu'ils me trouveront, sans doute,
Par trop enfantin ;
Par trop enfantin, ma poule,
Par trop enfantin.

— Or donc, l'Etoile, en Judée
Au ciel violet,
Brillait... Tu n'as pas idée
Comme elle brillait,
Comme elle brillait, l'Etoile
Comme elle brillait !

En la voyant éclatante,
Les bergers hébreux,
Qui dorment sous une tente,
Se dirent entre eux,
Se dirent, l'âme contente,
Se dirent entre eux :

« Marchons à l'Etoile, vite,
Un Roi nous est né :
Nous irons faire visite
Au prédestiné.
Un Roi nous est né, petite,
Un Roi nous est né. »

Les uns, montés sur un âne,
Marchent par devant,
Les autres, en caravane,
Avec leurs enfants.
Avec leurs enfants, madame,
Avec leurs enfants.

Avec eux, seule et pauvrette,
Va vers Bethléem
Une simple bergerette
Qui fut Myriem.
Qui fut Myriem, fillette,
Qui fut Myriem.

Tous, les vieux et la marmaille,
Atteignent enfin
Une étable où, dans la paille,
Dort l'Enfant divin,
Dort l'Enfant divin, mignonne,
Dort l'Enfant divin.

Voici que trois rois, très riches,
Offraient des cadeaux
A l'Enfant qui, dans sa niche,
Faisait son dodo.
Faisait son dodo, petite,
Faisait son dodo.

A leur tour, les bergers donnent
Du lait savoureux,
Des figues, des dattes jaunes,
Ce qu'ils ont de mieux,
Ce qu'ils ont de mieux, mignonne,
Ce qu'ils ont de mieux.

N'ayant pas la moindre offrande,
N'ayant rien du tout,
Myriem — sa peine est grande ! —
A pleuré beaucoup.
A pleuré beaucoup, la pauvre,
A pleuré beaucoup.

Elle avait cueilli, sans doute,
Trois lis en chemin.
Ils se sont flétris en route,
Flétris dans sa main.
Flétris dans sa main, sans doute,
Flétris dans sa main.

Qu'offrir au roi de Judée ?
Myriem en pleurs
S'est tout à coup décidée :
Elle tend ses fleurs.
Elle tend ses fleurs, la pauvre,
Elle tend ses fleurs.

Miracle ! Sous la rosée
Des larmes d'enfant,
Leur tige s'est redressée
D'un air triomphant.
D'un air triomphant, ma mie,
D'un air triomphant.

Et voici qu'à l'odeur fraîche
Du bouquet fleuri
L'enfant Jésus, dans sa crèche,
A soudain souri.
A soudain souri, ma chère,
A soudain souri.

*
* *

La plus humble offrande est bonne,
Tout a sa valeur,
Et Dieu sourit à qui donne,
Donne de bon cœur.
Donne de bon cœur, mignonne,
Donne de bon cœur.

Jules COUGNARD.

II. — **Géographie**

Les évènements du Transwaal nous fournissent l'occasion de parler de ce curieux pays à nos élèves. Ci-dessous un article très intéressant de Charles Giraudeau, du *Figaro ;* faisons-en notre profit.

LES BOERS

C'est un peuple réellement curieux et intéressant que ces Boers, qui luttent pied à pied depuis près d'un siècle contre l'invasion anglaise dans l'Afrique méridionale, produit d'un croisement séculaire entre les premiers colons hollandais du Cap et des huguenots français qui émigrèrent à Table Blay, après la révocation de l'Edit de Nantes. De ces derniers, il ne reste plus d'autre trace que des noms : Joubert — le commandant en chef de l'armée du Transwaal — du Plessis, Marais, Hugo, Malherbe, Valjean — que l'on écrit « Viljoen » et que l'on prononce « Filyune » ; ils se sont entièrement fondus dans l'élément hollandais, plus nombreux, et en ont adopté la langue.

Etablis au Cap, ils y sont restés dans les premiers temps de la conquête anglaise, vivant à côté des nouveaux maîtres sans se confondre avec eux, surveillant leurs troupeaux et se livrant à la chasse — la chasse aux grands fauves.

L'ordre du conseil de la Couronne britannique qui abolit brusquement l'esclavage en 1835, sans aucune compensation pour les propriétaires, les ruina. Ils partirent à la recherche de territoires nouveaux, s'enfoncèrent dans l'intérieur des terres, emmenant leurs troupeaux derrière leurs immenses chariots traînés par des bœufs. Les uns s'établirent sur le territoire de Natal, les autres franchirent le Vaal et l'Orange et s'y établirent non sans peine. Ces territoires étaient au pouvoir des Zoulous avec lesquels les Anglais devaient plus tard faire connaissance, tribu guerrière qui leur disputa chèrement le terrain. Il y eut de terribles batailles.

Les Boers étaient à chaque instant assaillis par des bandes innombrables auxquelles ils devaient livrer combat, en s'abritant derrière leurs chariots alignés et transformés en enceintes fortifiées. Dans une de ces batailles, le 16 décembre 1838, 450 Boers vainquirent 12,000 Zoulous et en tuèrent 3,000. Ils restèrent enfin maîtres du pays, et les chefs indigènes, Dingaan et Moselikatsé — ce dernier était le père de Lobengula que les Anglais ont retrouvé naguère dans le Matabéléland — allèrent s'établirent au-delà du Limpopo.

Les Républiques du Transwaal et de l'Etat libre d'Orange étaient fondées et les Anglais reconnurent solennellement leur indépendance par un traité signé en 1884, qui contient une seule réserve au sujet du droit de traiter avec les puissances étrangères. Il est à remarquer que ce traité a été signé après de sanglantes défaites infligées aux Anglais par les Boers, notamment à Majuta où 150 Boers emportèrent d'assaut une colline défendue par 400 soldats de la reine et tuèrent leur général, 6 officiers et 90 hommes.

Le Boer est, en effet, un guerrier intrépide. Dès l'enfance il apprend à manier le fusil et à ne redouter aucun danger. Jeune homme, il court les *bushes*, à la chasse des fauves, et il ne s'y risque que lorsqu'il est sûr de son coup de carabine. Il sait que l'éléphant ou le lion qu'il aura manqué ne le manquera pas.

Toute sa vie se passe ainsi, à la chasse ou dans sa ferme, où il surveille la culture de ses champs et l'élevage de ses troupeaux. Il aime le grand air et se sent mal à l'aise dans une ville. Johannesburg n'est peuplée que de *Uitlanders*. Il méprise les chercheurs d'or, qui ne sont venus chez lui que pour faire rapidement fortune et pour partir ensuite. Il est Africain, *Afrikander*, et entend rester Africain. Il aime sa terre ; il l'a conquise, il la défendra. Très sobre, d'une vigueur et d'une endu-

rance à toute épreuve, il a conservé de son origine la patience calme et lente. Il n'est pressé ni d'acquérir ni de jouir. La fièvre de l'or n'a pas eu de prise sur lui. Il ignore même qu'il s'est créé des banques à Johannesburg, et, comme ses ancêtres, il garde chez lui sa fortune monnayée, entassée dans un solide coffre qui lui sert de lit. Assez méfiant, du reste, il se livre peu à l'étranger, mais il s'attache sérieusement et devient très hospitalier du moment où l'on est parvenu à conquérir sa confiance. Un voyageur raconte que, s'étant présenté un soir dans une ferme, il avait eu toutes les peines du monde à obtenir un asile pour la nuit, mais que le lendemain son hôte s'était progressivement amadoué et, qu'après s'être mutuellement raconté leurs exploits cynégiliques, ils étaient devenus les meilleurs amis du monde, et qu'il eut toutes les peines du monde à obtenir la permission de partir après une semaine de séjour à la ferme.

Le Boer ne parle que le hollandais et est resté purement et strictement hollandais. Il est encore, après 250 ans, de pure race européenne, sans aucun mélange africain ; le seul croisement est celui que j'ai signalé plus haut avec les huguenots français ; il n'y a pas un seul mulâtre Boer dans tout le Transwaal, et je ne crois pas que cette constatation ait éte faite dans une seule colonie.

Excellent père de famille, il n'estime que les hommes mariés, qui ont des enfants. Sa femme est fidèle et dévouée, brave et énergique aussi. Elle sait à l'occasion prendre un fusil et s'en servir.

Avec toutes ces qualités, le Boer a un défaut : il est irréductible aux exigences de la civilisation moderne. Le vrai Boer n'acceptera jamais la domination anglaise. Depuis l'afflux considérable d'étrangers que l'exploitation des mines d'or a attirés au Transwaal, quelques-uns, prévoyant le moment où ils seraient débordés, sont déjà partis à la recherche d'une nouvelle patrie africaine, car aucun ne songe à rentrer en Europe, et se sont enfoncés plus avant dans le continent noir dont leurs pères ont été les premiers colons et où ils entendent continuer à faire souche de citoyens libres et indépendants.

(*Figaro*) Charles GIRAUDEAU.

III. — **Mathématiques élémentaires**

ARITHMÉTIQUE (Calcul mental)

A titre de comparaison avec nos méthodes d'enseignement, nous extrayons ce qui suit d'un manuel tessinois rédigé par M. le professeur Gianini, vice-directeur de l'Ecole normale des garçons, à Locarno.

Degrés moyens

Connaissance du système monétaire.

Le franc vaut 10 pièces de 10 centimes ou 100 pièces de 1 centime.

1. Combien faut-il de pièces de 10 centimes pour faire 2, 5, 3, 8 et 10 francs? — *Rép.* : 2, 50, 30, 80 et 100 décimes.

Combien de pièces de 1 centime faut-il grouper pour avoir 2, 5, 3, 8, 10 francs? *Rép.* : 200, 500, 300, 800, 1000 centimes.

2. Combien faut-il de décimes pour faire 3 fr. 10, 6 fr. 30, 4 fr. 50, 7 fr. 80, 9 fr. 20? *Rép.* : 31, 63, 45, 78, 92 décimes.

Combien faut-il de pièces de 1 centime pour faire les mêmes sommes? *Rép.* : 310, 630, 450, 780, 920 centimes.

3. Combien faut-il de pièces de 1 franc, de décimes et de centimes pour faire 1 fr. 93 ? — *Rép.* : 1 franc, 9 décimes et 3 centimes.

Combien faut-il de ces mêmes pièces pour faire successivement :

3 fr 67. —	*Rép.* :	3	pièces de 1 franc,	6	de 10 centimes et	7	de 1 centime.
6 fr. 48 —	»	6	»	4	»	8	»
2 fr. 35. —	»	2	»	3	»	5	»
7 fr. 59 —	»	7	»	5	»	9	»

4. Combien de pièces de 10 centimes et combien de 1 centime faut-il pour obtenir :

4 fr. 23. —	*Rép.* :	42	pièces d'un décime et	3	pièces d'un centime.
2 fr. 57. —	»	25	»	7	»
6 fr 14. —	»	61	»	4	»
8 fr. 46. —	»	84	»	6	»
3 fr. 61. —	»	36	»	1	»

5. Dans 300 centimes, combien y a-t-il de décimes ? (30) de pièces de 1 fr. ? (3)

»	400	»	»	»	(40)	» (4)
»	100	»	»	»	(10)	» (1)
»	700	»	»	»	(70)	» (7)
»	1000	»	»	»	(100)	» (10)

6. Pour faire 240 centimes combien faut-il de 10 centimes ? (24). Et combien de francs et de centimes représentant 240 centimes ? (2 fr. 40 cent.)

Mêmes questions pour 560, 810, 690, 970 centimes. — *Rép.* : 56 déc. et 5 fr. 60; 81 déc. et 8 fr. 10 ; 69 déc. et 6 fr. 90 ; 97 déc. et 9 fr. 70.

7. Combien faut-il de pièces de 1 franc, de décimes et de centimes pour avoir :

128 centimes ? —	*Rép.* :	1	pièce de 1 franc,	2	pièces de 1 déc. et	8	pièces de 1 cent.
361 centimes ? —	»	3	»	6	»	1	»
274 centimes ? —	»	2	»	7	»	4	»
647 centimes ? —	»	6	»	4	»	7	»
835 centimes ? —	»	8	»	3	»	5	»

Les élèves referont ensuite ces exercices par écrit.

Nota. — Les mêmes procédés sont employés pour familiariser les élèves avec les mesures de longueur, de capacité, de poids, d'abord oralement, puis par écrit. Elle n'est d'ailleurs qu'une adaptation en langue italienne de la réputée méthode de calcul de Zaehringer, qu'avait répandue dans la Suisse romande le regretté professeur de Fribourg, P. Ducotterd. A. S.

Rectification. — Nous avons omis de signaler au nombre des solutions justes du dernier problème proposé aux abonnés par M. L. Grosgurin et extrait des *Récréations mathématiques* de Lucas, trois solutions justes envoyées par M. Grosgurin lui-même. L'une est conforme à celle que nous avons publiée dans le n° du 1er janvier, la seconde, approximative aussi, est suivie de la discussion de l'erreur commise; enfin la troisième, absolument rigoureuse, est obtenue par le calcul intégral. Dont acte. A. S.

IV. — **Dessin.**

SOLUTION DU PROBLÈME PROPOSÉ DANS LE N° 24 (1895).

La seule difficulté contenue dans la résolution de ce problème consiste dans la représentation en géométral et en perspective du tétraèdre constituant la base de notre guéridon.

Or la hauteur du tétraèdre est obtenue graphiquement en reportant à partir de l'une des extrémités d'un côté pris comme base la longueur de ce même côté sur l'axe indéfini élevé sur le milieu de la base. Le point de rencontre sur l'axe donne le sommet du triangle équilatéral. Par suite, en joignant le milieu de ce côté oblique avec l'autre extrémité de la base on obtient une seconde médiane du triangle ; dès lors la longueur comprise entre le point d'intersection des médianes et l'un des

sommets du triangle équilatéral fournit le rayon du cercle circonscrit à la base du tétraèdre donnée par le plan. *(Fig. 1.)*

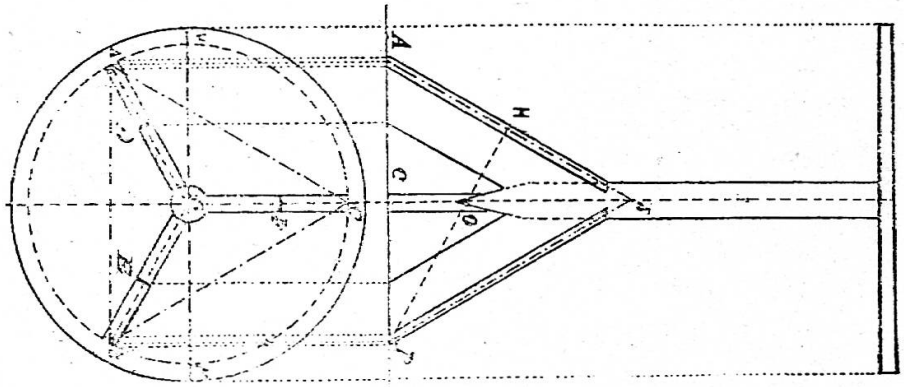


Fig. 1.

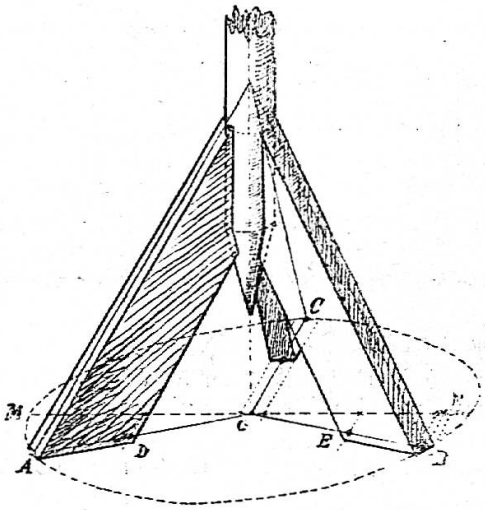


Fig. 2.

D'autre part, pour mettre en perspective cavalière ce même tétraèdre, il faut commencer par mettre en perspective le cercle circonscrit de sa base, de telle sorte que l'un des diamètres soit vu de front et l'autre perpendiculaire, mais représenté fuyant et raccourci selon convention. Cette perpendicularité est une condition expresse de toute représentation en perspective cavalière, car ce n'est que sur des lignes horizontales qui se coupent à angle droit que l'on peut effectuer les raccourcis proportionnels convenus.

(Lire l'article *Perspective* dans le dictionnaire Larive et Fleury.)

Après avoir dessiné le cercle en perspective avec ses deux diamètres disposés comme nous l'avons dit (*fig. 2*), il suffit de reporter sur le diamètre de front les points de projections obtenus sur le diamètre correspondant du plan géométral; puis, par ces points de projections l'on mène des parallèles au diamètre pespectif. Ces parallèles coupent la courbe en tous les points nécessaires pour obtenir l'écartement, la largeur et l'épaisseur des trois pieds du guéridon. Le reste du dessin n'offre aucune difficulté ; il rentre dans la limite de ce que l'on peut demander à des élèves de l'école primaire

Solution complétement juste : M. F. Portier, à Genève.

Problème proposé aux Sociétaires

Dessiner : *a)* les deux projections modulées d'un poids hexagonal en fonte de 1 kilo; *b)* sa perspective cavalière; *c)* ce même poids tourné à l'envers, c'est-à-dire reposant sur petite sa base.

Alf. Schütz.

NOTA. — Nous donnons aujourd'hui un problème beaucoup plus facile que les précédents, espérant qu'il nous vaudra la communication d'un très grand nombre de solutions justes. En agissant ainsi, nous pensons interesser toujours plus activement nos lecteurs à ce genre d'exercices.

A l'occasion du centenaire de Pestalozzi

Georges Bridel & Cᵉ, éditeurs à Lausanne

offrent à MM. les instituteurs **au prix réduit de 3 francs**

HISTOIRE DE PESTALOZZI

par ROGER de GUIMPS

SECONDE ÉDITION AVEC PORTRAIT

Un beau volume de 550 pages

C'est l'ouvrage le plus complet qui ait paru en français sur le célèbre pédagogue;

Envoi franco contre remboursement

LA FAMILLE

JOURNAL POUR TOUS ILLUSTRÉ

fondé en 1860

par Georges Bridel et Adam Vulliet

et paraissant deux fois par mois en livraisons de 24 pages

avec un **supplément pratique** mensuel.

Nouvelles, biographies, histoire nationale et générale, voyages, histoire naturelle, littérature, éducation, actualités, chroniques scientifique, géographique, industrielle et des faits divers réguliers, etc., etc., telle est la substance de cette publication, qui s'adresse à toutes les classes de lecteurs.

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL

5 Francs, port compris

pour tous pays : Suisse et Etranger.

Chaque année forme un beau volume in-8° d'environ 600 pages avec une 50ᵉ de gravures.

Un numéro spécimen est envoyé gratis à toute personne qui en fait la demande au bureau de la FAMILLE chez

Georges Bridel & Cᵢᵉ éditeurs à Lausanne

EXAMENS

DES

Aspirants au diplôme d'instituteur secondaire

DU JURA-BERNOIS

Ces examens auront lieu du 14 au 18 avril prochain, au bâtiment de l'Ecole cantonale à Porrentruy, où ils commenceront à 10 heures du matin.

Les candidats sont priés de s'inscrire, avant le 1er février prochain, chez M. Landolt, inspecteur des écoles secondaires, à Neuveville, président de la commission d'examen, en ajoutant les papiers réglementaires et la contribution aux frais d'examen.

Berne, le 9 janvier 1896.

Direction de l'Education.

ENCRES

d'excellente qualité

Echantillons gratis. Rabais aux revendeurs

E. SIEGWART, fabrique chimique, à SCHWEIZERHALLE, près Bâle.

Pour un pensionnat de jeunes gens **on cherche un maître** pour enseigner le français et pour la surveillance.

Adresser les offres à **A. Müller-Thiébaud,** à Boudry.

Places d'instituteurs vacantes

dans un *établissement particulier* de la Suisse orientale :

1. Pour les *mathématiques*, **degré supérieur.** Le postulant devra pouvoir enseigner cette branche aussi en langue française.

2. Pour *l'allemand, le français, l'arithmétique, la calligraphie, le dessin*, **degré inférieur.**

Prière d'envoyer les copies des certificats, etc., sous chiffre : V 35 Z, à l'agence de publicité **Haasenstein et Vogler, Zurich.**

Pour les annonces sur la couverture

DU JOURNAL

« L'EDUCATEUR »

S'adresser à l'Imprimerie Centrale Genevoise, à Genève

RABAIS IMPORTANT POUR PLUSIEURS INSERTIONS

Imprimerie Centrale Genevoise, boulevard James-Fazy, 17 — Genève.

XXXIIme ANNÉE — GENÈVE

N° 3 — 1er Février 1896

L'ÉDUCATEUR

Organe de la Société pédagogique de la Suisse romande

PARAISSANT LE 1er & LE 15 DE CHAQUE MOIS

Direction du Journal
M. Alex. GAVARD, professeur,
10, Grand'rue, Genève.

Gérance
M. Louis FAVRE, instituteur,
Clos de Surinam, Genève.

Rédaction de la partie pratique
M. Ch. Thorens, instituteur, Lancy
M. Alfred Schütz, maître au Collège, rue Argand, 3
(*pour ce qui concerne les mathématiques et le dessin*)

Comité central. — NEUCHÂTEL : MM. *Ed. Clerc*, directeur des écoles, Chaux-de-Fonds ; *L. Latour*, inspecteur scolaire, Corcelles : *Alf. Grandjean*, professeur, Locle ; *A.-P. Dubois*, professeur, Locle. — VAUD : MM. *L. Roux*, professeur, Lausanne ; *L. Gagnaux*, adjoint au Département, Lausanne ; *E. Trolliet*, contrôleur des écoles, Lausanne ; *L. Beausire*, adjoint au Département, Lausanne. — JURA BERNOIS : MM. *E. Mercerat*, instituteur, Sonvillier ; *G. Schaller*, directeur de l'école normale, Porrentruy. — GENÈVE : M. *Ch. Thorens*, instituteur, Lancy. — SUISSE ALLEMANDE : M. *Fr. Fritschi*, maître secondaire, Neumünster-Zurich.

Comité directeur. — MM. *W. Rosier*, professeur, président. — *Ch. Thorens*, instituteur vice-président. — *A. Gavard*, professeur, directeur du journal. — *Louis Favre*, instituteur, gérant. — *Ch. Pesson*, secrétaire. — *J. Constantin*, *Alfred Schütz*, instituteurs, suppléants.

La Direction du journal annonce tout ouvrage qui lui est adressé, et en donne un compte rendu, s'il y a lieu.

Prix de l'abonnement : 5 fr. (*Union postale, le port en sus*)

Pour les **annonces** s'adresser à l'**Imprimerie centrale genevoise**
GENÈVE

AVIS IMPORTANT

Nous prions nos lecteurs de la Suisse de réserver bon accueil aux cartes qui leur seront adressées, dans les premiers jours de février, en remboursement de la cotisation de 5 francs qui donne droit à l'abonnement à l'Educateur pour l'année 1896 (art. 15 des Statuts), ainsi que, lors du Congrès, aux réductions sur les prix de transport et aux avantages que confère la qualité de membre effectif de la **Société pédagogique de la Suisse romande.**

Louis FAVRE, gérant

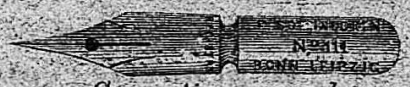
Clos de Surinam, GENÈVE

Avis important

En vue de l'impression des bandes d'expédition, nous prions nos lecteurs qui auraient des rectifications à faire à leurs noms ou adresses de bien vouloir les envoyer sans retard à la Gérance, en indiquant exactement le numéro de la bande à corriger.

Le Gérant.

La meilleure Plume-école
est celle de F. SOENNECKEN

Essayer  le N° 111
Une grosse : 1 fr. 50

Garantie pour chaque pièce

En usage dans la plupart des Ecoles suisses.
Echantillons gratis et franco

Dépositaire pour la Suisse : E. DALLWIGK, Genève